

ÉLOGE DE LA FOLIE ÉRASME

... Quelques chapitres ...

Préface

Érasme à son cher Thomas More. Salut.

Ces jours derniers, comme je revenais d'Italie en Angleterre, pour ne pas perdre tout ce temps que je devais passer à cheval en bavardages où les Muses et les lettres n'ont pas de part, j'ai préféré quelquefois réfléchir sur des questions ayant trait à nos communes études ou prendre plaisir à évoquer les amis que j'ai laissés ici, aussi savants que délicieux.

Parmi eux, mon cher More, c'est d'abord à toi que j'ai pensé : ton souvenir m'était aussi plaisant, toi absent, que le fut jadis ta présence, lorsque nos relations étaient familières ; et que je meure si jamais j'ai connu dans la vie quelque chose de plus doux. Donc jugeant que je devais m'occuper à tout prix, et les circonstances ne se prêtant guère à une méditation sérieuse, j'eus l'idée de m'amuser à un éloge de la Folie. Quelle Pallas, me diras-tu, te l'as mise en tête ? C'est d'abord ton nom qui m'y a fait penser, lequel est aussi voisin de la Folie que tu es toi-même étranger à la chose. Car tu lui es, tout le monde le reconnaît, totalement étranger. Ensuite, j'ai supposé que ce jeu de mon esprit gagnerait ton approbation, parce que tu prends d'ordinaire un très grand plaisir à ce genre d'amusements, c'est-à-dire, je crois, qui n'est ni dépourvu d'érudition ni de culture, et que tu tiens volontiers dans le train ordinaire de la vie le rôle d'un Démocrite. Pourtant, si la singulière profondeur de ta pensée t'éloigne complètement du vulgaire, ton incroyable douceur et affabilité de caractère fait que tu peux toujours être à la disposition de tous avec plaisir. Donc non seulement tu recevras avec bienveillance cette petite déclamation, comme un souvenir de ton compagnon, mais tu accepteras de la défendre puisqu'elle t'est dédiée, et n'est plus à moi, mais à toi.

En effet, il ne manquera sans doute pas de détracteurs pour la diffamer disant que ce sont des bagatelles les unes plus légères qu'il ne sied à un théologien, les autres trop mordantes pour convenir à la modestie chrétienne, et ils s'écrieront que je ramène à l'Ancienne Comédie ou à un certain Lucien et que je déchire tout à belles dents. Mais ceux qu'offensent la légèreté du sujet et son caractère ludique, je voudrais qu'ils songent que l'exemple ne vient pas de moi mais qu'il y a longtemps que de grands auteurs en ont fait autant. Il y a des siècles qu'Homère avec la *Batrachomyomachie*, Virgile avec le Moustique et le Moretum, Ovide avec la Noix, Polycrate a fait l'éloge de Busiris qu'Isocrate a blâmé, "Glaucôn" a fait l'éloge de l'injustice, Favorinus celui de Thersite et de la fièvre quarte, Synésius, celui de la calvitie; Lucien, celui de la mouche et du parasitisme; Sénèque s'est amusé avec l'apothéose de Claude, Plutarque avec le dialogue de Gryllus et d'Ulysse, Lucien et Apulée avec l'âne et je-ne-sais-qui avec le testament du porcelet Grunnius Corocotta, que mentionne aussi Saint Jérôme. Par conséquent, je prie ces gens de se figurer que j'ai voulu me distraire l'esprit en jouant aux échecs ou, s'ils préfèrent, en faisant du cheval sur un roseau. Car enfin c'est une iniquité qu'on permette que chaque mode de vie ait ses délassements et qu'on n'en concède absolument aucun aux études, surtout quand les bagatelles mènent au sérieux et que le divertissement est traité de façon telle que le lecteur, s'il a un peu de nez, y trouve mieux son profit qu'aux argumentations graves et spécieuses de certains ! Par exemple, tel dans un discours longuement travaillé fait l'éloge de la rhétorique ou de la philosophie, tel autre le panégyrique d'un prince quelconque, un autre exhorte à faire la guerre aux Turcs. Celui-ci prédit l'avenir ; celui-là invente de petits problèmes sur la laine des chèvres. Car si rien n'est plus frivole que de traiter de choses sérieuses avec frivolités, rien n'est plus divertissant que de traiter de frivolités en paraissant avoir été rien moins que frivole. Certes, c'est aux autres à me juger ; pourtant, si mon amour-propre ne me trompe pas, je crois avoir fait un éloge de la folie mais qui n'est pas tout à fait fou.

Et maintenant au reproche que je serai mordant, je répondrai qu'on a toujours accordé au talent la liberté de railler impunément la vie ordinaire des hommes, pourvu que la licence ne finisse pas en rage. J'en admire d'autant plus la délicatesse des oreilles de ce temps, qui n'admettent plus en général que les titres solennels. On en voit même certains qui sont tellement pieux à contresens qu'ils supporteraient plutôt les pires blasphèmes contre le Christ que la plus légère plaisanterie sur un pape ou un prince, surtout si cela touche leur pain de chaque jour. Mais critiquer la vie des hommes sans effleurer une seule personne nommément, je vous le demande, est-ce mordre ou n'est-ce pas plutôt instruire et conseiller ? Au reste, je vous prie, est-ce que je ne fais pas ma propre critique ? En outre, qui n'excepte aucun genre d'hommes, s'en prend manifestement en nul homme en particulier, mais à tous les vices. Donc si quelqu'un se dresse et crie qu'on l'a blessé, il révélera sa mauvaise conscience ou au moins son inquiétude. Quelqu'un s'est amusé dans ce genre de façon plus libre et mordante, c'est saint Jérôme qui quelquefois ne se dispense pas de donner des noms. Pour ma part, outre que je me suis totalement abstenu de nommer personne, j'ai modéré mon style de telle façon que le lecteur intelligent comprendra sans peine que j'ai cherché à donner du plaisir plutôt qu'à mordre. Car je n'ai jamais, comme Juvénal, remué la sentine cachée des vices, et je me suis attaché à recenser les ridicules plutôt que les indignités. Après

cela, s'il y a quelqu'un que ces raisons n'apaisent pas, qu'il se souvienne qu'il est beau d'être vitupéré par la Folie ; puisque c'est elle que je fais parler, j'ai dû me mettre au service des bienséances du personnage.

Mais pourquoi te dire tout cela, toi qui est un avocat si remarquable que tu peux défendre excellemment même des causes qui ne sont pas excellentes ? Porte-toi bien, très éloquent More, et défends avec soin ta Folie.

A la campagne, le 5ème jour après les ides de mars (1508)

I

Quoi que dise de moi le commun des mortels (car je n'ignore pas tout le mal qu'on entend dire de la Folie, même auprès des plus fous), c'est pourtant moi, et moi seule, qui, grâce à mon pouvoir surnaturel, répands la joie sur les dieux et les hommes. Je viens encore d'en donner la preuve éclatante ; à peine ai-je paru au milieu de cette nombreuse assemblée, pour prendre la parole, que tous les visages ont aussitôt été éclairé par la gaieté la plus nouvelle et la plus insolite; tous les fronts se sont tout de suite déridés; vous m'avez applaudi avec des rires si aimables et si joyeux que, vous qui êtes venus de partout et tels que je vous vois, vous m'avez l'air ivre du nectar des dieux d'Homère mêlé de *népenthès*, alors qu'il y a un instant vous étiez sur vos sièges aussi sombres et soucieux que si vous veniez de sortir de l'ancre de *Trophonius*. Mais quand le soleil montre son beau visage d'or à la Terre, quand après un rude hiver le printemps nouveau souffle ses caressants zéphyrs, aussitôt toutes choses prennent figure nouvelle, nouvelle couleur et vraie jeunesse; de même dès que vous m'aviez vu votre physionomie s'est transformée. Et ainsi ce que des orateurs d'ailleurs considérables peuvent à peine obtenir par un grand discours longuement préparé, je veux dire chasser de l'âme les soucis importuns, je n'ai eu qu'à me montrer pour y parvenir.

II

Pourquoi suis-je venue aujourd'hui dans cet accoutrement insolite, vous allez le savoir si toutefois cela ne vous lasse pas de me prêter l'oreille, non pas bien sûr celle qui vous sert à écouter les prédicateurs sacrés, mais celle que vous avez coutume de dresser vers les charlatans de foire, les pitres et les bouffons, celle que notre grand Midas *montra jadis à Pan*. Car j'ai décidé de faire un peu le *sophiste* devant vous, non pas comme ceux d'aujourd'hui qui inculquent aux enfants des sonnettes compliquées et leur enseignent à disputer avec plus d'opiniâtreté que des femmes, mais à l'imitation de ces anciens qui, pour échapper à l'appellation déshonorante de "Sage", préférèrent celle de "Sophistes". Leur occupation consistait à célébrer dans des éloges la gloire des dieux et des héros. Vous allez donc entendre un éloge, non d'Hercule ou de Solon, mais le mien propre, c'est à dire celui de la Folie.

III

Je fais peu de cas de ces sages qui proclament que c'est le comble de la folie et de l'impertinence que de chanter ses propres louanges. Folie tant qu'ils voudront, pourvu qu'ils reconnaissent que cela me convient à merveille. Car quoi de plus cohérent que la Folie chantant ses propres louanges et se faisant son propre chantre? Qui pourrait mieux me dépeindre que moi-même? Peut-être y a-t-il quelqu'un qui me connaisse mieux que moi?

Il me semble d'ailleurs qu'en cela je fais preuve de plus de modestie que le commun des grands et des sages, qui, par une pudeur perverse subornent un rhéteur courtisan ou un poète bavard, et le sudoient pour l'entendre réciter leurs louanges, c'est-à-dire un pur mensonge. Néanmoins, l'humble personnage, tel un paon, fait la roue et dresse sa crête, en écoutant le flatteur impudent égaler aux dieux cet homme de rien, le proposer en modèle accompli de toutes les vertus, en sachant fort bien qu'il en est l'antipode, parer la corneille de plumes d'emprunt, *blanchir le nègre* et *faire de la mouche un éléphant*. Enfin, je suis ce proverbe populaire débattu selon lequel on a raison de se louer soi-même quand on ne trouve personne d'autre pour le faire. D'ailleurs, à ce propos, je m'étonne dirais-je de l'ingratitude ou de la paresse de certains mortels, qui tous me rendent un culte assidu, jouissent volontiers de mes bienfaits, et dont pas un seul, depuis tant de siècles, ne s'est montré pour célébrer avec gratitude les louanges de la Folie, alors qu'on a vu des gens perdre leur huile et leur sommeil pour vanter dans des discours soigneusement travaillés, les *Busiris*, les *Phalaris*, les *fièvres quartes*, les *mouches*, les *calvities*, et autres fléaux de ce genre. Le discours que vous entendrez de moi sera, lui, improvisé et sans préparation, et d'autant plus sincère.

IV

Le commun des adorateurs dit ainsi pour se faire valoir; vous savez bien qu'un discours qui leur a pris trente années de travail, ou qui n'est pas toujours leur ouvrage, ils jurent qu'ils n'ont mis que trois jours à l'écrire, en se jouant, ou même à le dicter. Quant à moi, j'ai eu toujours grand plaisir à dire tout ce qui me vient sur la langue. Vous attendez peut-être,

d'après l'usage commun de la rhétorique, que je fasse ma définition en plusieurs points. Non, je ne ferai rien de semblable. Il ne convient pas de limiter ou de diviser l'empire d'une divinité qui règne en tous lieux, et si loin que toute chose sur terre lui rend hommage. Et pourquoi me définir, me dessiner ou me peindre, puisque je suis en votre présence et que vous me contemplez de vos yeux? Je suis, comme vous le voyez, cette véritable dispensatrice du bonheur que les Latins nomment *Stultitia*, les Grecs, *Moria*.

V

D'ailleurs qu'ai-je besoin de dire ? Comme si, selon l'adage, mon seul visage et ma seule mine ne disaient pas assez qui je suis. Et si quelqu'un s'avisait de me prendre pour *Minerve* ou la sagesse, il suffirait, pour le détromper, d'un seul regard, ce miroir de l'âme le moins menteur, même sans dire le moindre mot.

- Pas de place chez moi pour le fard, je ne simule pas sur mon visage ce que je ne ressens pas dans mon cœur. Je suis partout semblable à moi-même, si bien que nul ne peut me cacher, pas même les plus acharnés à revendiquer le personnage et le titre de sage, et qui déambulent *comme des singes sous la pourpre* ou *des ânes sous la peau d'un lion*. Ils ont beau se contrefaire, il y a toujours un bout d'oreille qui dépasse et trahit *Midas*. Quels ingrats aussi ces gens, par *Hercule*, qui sont mes plus chauds partisans mais qui ont tellement honte de mon nom en public qu'ils le jettent communément à la figure d'autrui comme une grosse injure. Eh bien, ces fous parfaits qui veulent passer pour des sages, pour des *Thalès*, n'aurons-nous pas raison de les appeler des *Morosophes*, des sages-fous.

VI

J'ai voulu imiter par là les Rhéteurs d'aujourd'hui, qui se croient de vrais dieux parce qu'ils se montrent avec deux langues, comme les sangsues, et qu'ils s'imaginent faire merveille en enchâssant dans leur discours latins quelques petits mots grecs, comme on fait une mosaïque, même si c'est hors de propos. Et si les mots étrangers leur manquent, ils déterrent dans de vieux parchemins pourris quatre ou cinq archaïsmes qui obscurcissent l'esprit du lecteur, si bien que ceux qui les comprennent sont encore plus contents d'eux-mêmes et ceux qui ne les comprennent pas s'extasient d'autant plus qu'ils comprennent moins. Car c'est un plaisir délicat pour mes gens d'admirer par-dessus tout ce qui leur est le plus étranger. Si certains sont un peu plus prétentieux alors ils sourient, ils applaudissent et *remuent les oreilles* comme l'âne pour faire croire qu'ils ont parfaitement compris. Mais assez là-dessus. Je reviens maintenant à mon sujet.

.... 6 à 10

X

Vous connaissez mon origine, mon éducation et mon entourage. Maintenant, pour qu'on ne croie pas que je me suis attribué sans motif le titre de *Déesse*, dressez l'oreille : je vais vous dire quels biens je procure aux dieux et aux hommes et quelle est l'étendue de ma providence.

...10 à 25

XXV

On supporterait que ces gens-là parussent dans des charges publiques comme des ânes avec une lyre, s'ils ne se montraient maladroits dans tous les actes de la vie. Invitez un sage à dîner, il est votre trouble-fête par son morne silence ou des dissertations assommantes. Conviez-le à danser, vous diriez que c'est un chameau qui se trémousse. Entraînez-le au spectacle, son visage suffira à glacer le public qui s'amuse, et on l'obligera à sortir de la salle, comme on fit au sage *Caton* pour n'avoir pu quitter son air renfrogné.

Survient-il dans une causerie, c'est l'arrivée du loup de la fable. S'agit-il pour lui de conclure un achat, un contrat ou tel de ces actes qu'exige la vie quotidienne, ce n'est pas un homme, mais une bûche. Il ne rendra service ni à lui-même, ni à sa patrie, ni à ses amis, parce qu'il ignore tout des choses ordinaires et que l'opinion et les usages courants lui sont absolument étrangers. Cette séparation totale des autres esprits engendre contre lui la haine. Tout, en effet, chez les hommes, ne se fait-il pas selon la Folie, par des fous, chez des fous ? Celui qui va contre le sentiment général n'a qu'à imiter *Timon* et à gagner le désert pour y jouir solitairement de la sagesse.

... 25 à 57

LVII

Ce train de vie des princes, il y a longtemps que les souverains pontifes, les cardinaux et les évêques lui font une sérieuse concurrence ; et peu s'en faut qu'ils n'aillent encore plus loin. Mais si l'un d'eux voulait réfléchir à son superbe habit de lin, blanc comme la neige, symbole évident d'une vie sans la moindre tache ; à ce que veulent dire les deux cornes de la mitre réunies par un même nœud, autrement dit la connaissance impeccable aussi bien du Nouveau que de l'Ancien Testament ; au sens des mains protégées de gants, à savoir une administration des sacrements qui soit pure de toute souillure au contact des choses humaines ; à la signification transparente de la crosse pastorale : une extrême vigilance à l'égard du troupeau qu'on lui a confié ; à ce qu'indique clairement la croix portée devant lui : la victoire sur toutes les passions humaines ; et donc, si l'un d'eux, disais-je, voulait réfléchir à cela et à des tas d'autres choses analogues, ne vivrait-il pas dans la morosité et l'inquiétude ? A notre époque, c'est tout le contraire, et les pasteurs - jolie performance ! - se réservent les gras pâturages ! Le soin du troupeau, ils le confient au Christ, ou bien ils le refilent aux "frères", comme ils disent, ou à leurs vicaires. Ils ont bien oublié leur nom d' "évêque" et tout ce qu'il évoque : labeur, vigilance, sollicitude. Il n'y a que pour tondre leurs ouailles qu'ils se comportent en "évêques" à part entière : *ils ouvrent l'oeil pour de bon !*

LVIII

Ce serait la même chose si les cardinaux se prenaient à songer qu'ils sont les successeurs des apôtres, qu'on attend d'eux qu'ils soient à la hauteur de l'exemple donné par leurs illustres prédécesseurs, et puis qu'ils ne sont pas les propriétaires, mais les dispensateurs des biens spirituels, dont ils auront bientôt à rendre un compte minutieux. Mieux encore, ils pourraient philosopher un brin par exemple sur leurs ornements, et se dire dans leur for intérieur : "Que signifie la blancheur de cet habit ? N'est ce point l'innocence des mœurs à son plus haut degré de perfection ? Et la pourpre à l'intérieur ? N'est ce point l'amour de Dieu, dans toute son ardeur ? Et ce manteau qui retombe avec de larges plis, sous lequel disparaît complètement la mule du révérendissime et qui suffirait même à recouvrir un chameau ? N'est ce point la charité qui s'ouvre dans toute son ampleur pour subvenir à tous les besoins, enseigner, exhorter, consoler, mettre en garde, arrêter les guerres, résister aux mauvais princes, répandre volontiers son sang pour le troupeau du Christ, et pas seulement ses richesses ? Des richesses, au demeurant, dont on se demande, au fond, ce qu'elles viennent faire dans les mains de ceux qui reprennent le rôle de ces pauvres qu'étaient les Apôtres." Si les cardinaux songeaient à tout cela, je vous dis qu'au lieu d'ambitionner ce rang, ils le quitteraient de bon cœur, ou du moins ils mèneraient une vie toute de labeur et d'inquiétude, à l'exemple des anciens Apôtres.

...